Le Prophète de l'Islam

SA *VIE ET* SON ŒUVRE

par le Prof. Hamidullah

Louange à Dieu, Seigneur des mondes ; c'est Toi seul que nous adorons, et c'est Toi dont nous implorons secours. Quand à Muhammad, — que Dieu Se penche sur lui et le prenne en Sa sauvegarde, — nous lui témoignons nos respects et notre gratitude pour tout ce qu'il a fait pour le bien de l'humanité !

La conception d'un messager de Dieu peut différer selon les pays, les milieux et les époques. Chez les musulmans, l'homme est, de toutes les créatures, la plus digne ; et un messager de Dieu est le plus digne, le plus parfait parmi les hommes. Cela ne se conçoit évidemment que sous les meilleurs aspects de l'humanité.

La vie humaine comporte deux grandes divisions : matérielle et spirituelle. Créer un équilibre harmonieux entre ces deux domaines, donner un exemple pratique d'une telle vie aux autres humains, tel serait l'idéal d'un guide pour les mortels.

L'histoire a connu d'innombrables cas de rois, de savants, de saints et d'autres personnages éminents, dont la vie fournit les meilleurs exemples à suivre. Pourquoi étudier la vie de Muhammad, un homme comme les autres, alors qu'il est mort il y a plus de treize siècles, qu'entre-temps la science a fait d'incroyables progrès, et que les circonstances, les conceptions mêmes de notre vie sont profondément transformées ?

Pour un Musulman, la réponse est simple : il ne peut pas être Musulman s'il ne suit pas la conduite de son Guide dans la vie. Mais pour celui qui ne connaît pas encore les détails de la *Sîrah* (biographie de Muhammad), il est utile de rappeler certains faits :

1. Son enseignement a été rédigé sous ses propres auspices et conservé pour la postérité d'une manière digne de foi. Parmi les fondateurs des différentes grandes religions, Muhammad eut l'heureuse idée non seulement de communiquer à son peuple les révélations et les commandements divins qu'il recevait de temps à autre, mais également de les dicter à ses scribes et d'assurer la multiplication de leurs copies parmi ses disciples. Quant à la conservation de son enseignement, ce fut un devoir religieux pour les Musulmans de réciter dans leurs offices les passages des mêmes révélations. On devait donc apprendre par cœur le texte sacré. La tradition a sans cesse continué à avoir les copies écrites de ces révélations, — le Qur'ân, — ainsi qu'à les apprendre intégralement par cœur, chacun des deux procédés venant à l'aide de l'autre pour la transmission authentique du message divin, en langue originelle. Le texte de ce Qur'ân est plus volumineux que le Pentateuque et les quatre Evangiles réunis. Ne nous étonnons donc pas qu'il contienne des directives pour tous les domaines de la vie humaine.

2. Muhammad ne réclame point pour lui le monopole de la dignité de messager de Dieu ; bien au contraire, il assure que Dieu avait envoyé, avant lui, de semblables messagers chez tous les peuples. Il en nomme quelques-uns, comme Adam, Noé, Abraham, Moïse, David, Jésus, et ajoute qu'il y en eut d'autres dont il n'a pas cité les noms. Il ne réclame que la seule fonction de restaurateur de la vérité éternelle, de revivificateur de ce que les anciens prophètes ont enseigné, mais dont l'enseignement a subi des dégradations par suite des guerres et des révolutions survenues dans la fâcheuse histoire des descendants d'Adam et d'Eve. Muhammad ne fut pas déçu dans sa conviction que son propre enseignement du message divin resterait intact après lui, sans que Dieu eût besoin de l'envoi d'un nouveau messager. En effet nous possédons le Qur'ân et le Hadîth en langue originelle.

3. Dès le premier jour de sa mission, Muhammad s'adresse au monde tout entier : il ne se borne point à un peuple ou à une époque quelconque ; il ne reconnaît pas les inégalités de race ou de classe : pour l'Islam, l'égalité absolue des hommes, et la supériorité individuelle du fait des œuvres volontaires, sont la règle.

4. Le bien parfait comme le mal complet ne constituant, dans la société humaine, que de rares exceptions, la plupart appartiennent à la catégorie des hommes moyens. Muhammad ne se borna pas à s'adresser aux « anges » parmi les humains : son message fut essentiellement destiné aux gens du commun, à l'immense majorité des mortels. Selon l'expression du Qur'ân, c'est « le bien ici-bas en même temps que le bien dans l'au-delà » (1) que l'homme doit chercher.

5. L'histoire humaine ne manque pas de grands rois, de grands conquérants, de grands réformateurs, de grands ascètes, etc., mais, la plupart du temps, chacun n'a de valeur que dans son propre domaine. L'assemblage de tous ces divers aspects chez un seul homme, — comme c'est le cas chez Muhammad — est non seulement très rare, mais constitue aussi un cas où l'enseignement eut la chance d'être mis en application par celui même qui l'avait enseigné : la direction est équilibrée par l'expérience.

6. Comme réformateur, il suffit de dire que Muhammad est le fondateur d'une religion, qui est une des plus grandes religions du monde actuel, qui existe toujours vigoureusement, et dont les pertes, en comparaison de ses gains quotidiens, sont presque négligeables. Comme ascète et pratiquant de ses propres doctrines, nous verrons que la vie de Muhammad fut irréprochable. Comme organisateur social, nous savons qu'il est parti de rien, dans un pays de *bellum omnium contra omnes,* et finit, en dix ans, par constituer un Etat de plus de 3 millions de kilomètres carrés, comportant la totalité de la péninsule arabique avec les régions méridionales de l'Iraq et de la Palestine. Il le légua à ses successeurs qui l'étendirent, en une quinzaine d'années seulement après lui, sur les trois continents de l'Europe (2), de l'Afrique et de l'Asie. Comme conquérant, la totalité des pertes des deux côtés dans ses guerres ne dépasse pas quelques centaines d'hommes ; et cependant sur tous ces territoires l'obéissance était parfaite. En effet, il régnait sur les cœurs beaucoup plus que sur les corps. Quant au succès de sa mission de son vivant, lors de son Dernier-Pèlerinage de la Mecque, il put s'adresser à un rassemblement d'environ 150.000 fidèles à 'Arafât, alors qu'un plus grand nombre encore de Musulmans étaient restés chez eux à ce moment historique.

7. Muhammad ne se croyait jamais au-dessus des lois qu'il imposait à ses fidèles : bien au contraire, il priait, il jeûnait et il donnait l'aumône beaucoup plus encore qu'il ne l'exigeait de ses disciples. Comme nous allons le voir, il était juste et même compatissant envers ses ennemis, en temps de paix comme en temps de guerre.

8. Quant à son enseignement, il intéresse tous les aspects de la vie humaine : les croyances, les pratiques spirituelles, la moralité, l'économie, la politique, bref tout ce qui concerne la vie individuelle ou collective, spirituelle ou temporelle. Et, d'ailleurs, il a laissé sur tout cela son propre exemple.

Il faut donc l'étudier avant de le juger.

MATÉRIAUX ET SOURCES PREMIÈRES

Les biographies de différentes personnes s'établissent sur différents genres de matériaux. Parmi les sources écrites certaines ont beaucoup à nous apprendre, d'autres n'ont que peut de chose, surtout sur les points qui peuvent intéresser généralement.

Et d'ailleurs, il y a une grande différence entre la biographie d'un homme ordinaire : roi, poète, philosophe, ingénieur, juge, ascète, etc., et celle d'un envoyé de Dieu. On n'y rencontre pas seulement des choses matérielles et communes aux autres mortels, mais aussi des faits extraordinaires, comme les révélations divines, les dons miraculeux et autres phénomènes presqu'inconnus des gens ordinaires. Ensuite, si ce messager divin a réuni plusieurs qualités à la fois, la tâche de décrire sa vie exige

1. Qur'ân, 2 : 201.

2. Une partie de l'Espagne fut occupée par le caliphe 'Uthmân, en l'an 27 H. (647), voir Tabarî, 2817.

des qualités exceptionnelles de la part du biographe. Il faut d'abord à un biographe, une sympathie sincère et une volonté de compréhension profonde de son sujet, en vue d'une étude objective et impartiale. Il lui faut aussi connaître suffisamment l'histoire ancienne du pays, pour mieux apprécier l'apport de son héros ; l'histoire internationale de cette époque, pour l'arrière-plan, ainsi que pour les conséquences survenues dans l'histoire mondiale par l'activité de Muhammad ; la sociologie, pour comprendre comment il a pu élever le niveau de la culture et de la civilisation de ses disciples ; les lettres, pour la valeur extraordinaire du Qur'ân ; la science militaire, pour les qualités de conquérant de Muhammad ; la psychologie, pour comprendre la transformation qui s'est produite au sein de la communauté musulmane du fait de sa conversion ; et ainsi de suite.

Sans prétendre avoir aucune de ces qualités, nous nous sommes dit que, s'il fallait attendre qu'un homme les eut toutes, l'histoire de Muhammad ne serait jamais écrite, au détriment du développement de la science.

Les matériaux contemporains de Muhammad sont d'une grande richesse. Il y a d'abord le Qur'ân : la collection des révélations divines, dictée et compilée sous les ordres du Prophète lui-même. Il y a le Hadîth ou la Sunnah, narration de ce que Muhammad a fait ou dit, provenant du récit de ses compagnons. Rappelons, en passant, que parmi le grand nombre de convertis à l'Islam du vivant du Prophète, il y en a plus de cent mille qui ont transmis à la postérité chacun au moins un fait sur la vie de leur Maître. Les sources immédiates et les témoins oculaires de la vie d'une seule personne, que nous rencontrons ici, sont sans parallèle avant lui, et même après.

Outre ces deux sources principales de l'enseignement et de la vie de Muhammad : le Qur'ân et le Hadîth, il y a la poésie contemporaine, où les descriptions et les allusions aux événements de la vie de notre héros constituent une précieuse source d'information. On connaît le proverbe arabe : « La poésie est la chancellerie ou les archives des Arabes » (*ach-chi'r diwân al--arab*).

Il y a des centaines, sinon même des milliers d'inscriptions contemporaines à la Mecque, à Médine (et probablement aussi à Tâ'if, à Khaibar, etc.), et le travail pour les rassembler et les étudier est à peine commencé. J'ai publié une demi-douzaine d'incriptions de cette époque, de Médine ; et jusqu'ici ce sont les seules qui aient été étudiées.

Les chroniques contemporaines des pays avoisinants manquent malheureusement. L'Etat musulman eut dès le vivant du Prophète des rapports avec l'Abyssinie, l'Egypte, l'Empire byzantin et l'Empire sassanide de l'Iran, sans parler des légendes concernant le Malâbâr (Inde du Sud-Ouest) et même la Chine. Margoliouth assure qu'on ne trouve à cette date, aucune littérature copte d'Egypte pour notre sujet. A la cour des empereurs byzantins, il y avait des chroniqueurs officiels ; mais par une malheureuse coïncidence, l'interruption d'un siècle dans ces chroniques se rapporte à l'époque qui nous occupe. Zonaras, Nicéphore, Théoplane, et autres, datent d'une époque très postérieures. Rien ne vient non plus des sources iraniennes, indiennes ou chinoises. Probablement, du vivant du Prophète, il était encore trop tôt, pour que les voisins des Arabes attachent une importance quelconque aux événements qui étaient en cours dans la péninsule arabique, habitée par des nomades et déchirée depuis toujours par d'incessantes guerres intestines.

De très bonne heure, des Musulmans ont commencé de rédiger les biographies de leur prophète. Il y en a qui furent composées du temps même de ses compagnons : d'abord les récits de ses campagnes et de ses expéditions, et ensuite des œuvres d'un intérêt plus large. Les ouvrages de Hadîth, datant du premier siècle de l'Hégire, ne nous manquent pas entièrement, mais les biographies du Prophète rédigées à la même époque semblent être perdues définitivement. Parmi les plus anciens travaux qui existent encore, signalons le fragment d'Ibn-Ishâq (mort 150 H.), à la bibliothèque de Qarawîyîn (Fès). De son camarade d'école, Musà ibn 'Uqbah, nous possédons seulement quelques extraits, faits par un auteur postérieur, et qui se trouvent à Berlin. Parmi les ouvrages parvenus intégralement jusqu'à nous, il y a le *Maghâzî*, (ms. du British Museum) ainsi que le *Riddah* (ms. de Bankipore, Inde) d'al-Wâqidî (m. 207 H.). Nous sommes redevables à Ibn-Hichâm (m. 210 H.) de nous avoir conservé deux ouvrages d'Ibn-Ishâq, mais en les remaniant et en les incorporant en un seul, la *Sîrat Rasûl Allâh*, plusieurs fois éditée. Ibn-Sa'd (m 230 H.) est plus important encore, puisqu'il parle, dans son volumineux dictionnaire biographique (*Tabaqât*), non seulement du Prophète, mais également de centaines de ses compagnons.

L'Arabie pré-islamique a connu une histoire nationale, sous forme de données généalogiques. Ibn al-Kalbî (m. 204 H.), puis son élève al-Balâdhurî (m. 279 H.), ont non seulement continué le travail pour l'époque islamique, mais aussi conservé ces données en livres volumineux. Ces ouvrages, ainsi que ceux rédigés par Mus'ab (m. 236 H.) et par son élève Ibn-Bakkâr sur le même sujet, nous sont parvenus, et nous racontent incidemment des événements que nous ne trouvons pas ailleurs.

Ibn-Habîb, ad-Dînawarî, at-Tabari, al-Ya'qûbi, al-Mas'ûdi et autres, n'ont pas écrit de biographies du Prophète, mais des ouvrages de ces auteurs classiques renferment des renseignements précieux sur notre sujet.

J'ai profité des ouvrages de mes devanciers, tant en Orient qu'en Occident, dont certains sont d'une grande érudition. En tous cas, nous citerons toujours nos sources.

LE MILIEU ET LES CIRCONSTANCES

L'histoire humaine n'est qu'une suite d'événements, de causes et d'effets. Il y avait déjà un grand nombre de religions dans le monde lorsque l'Islam naquit. Quel besoin avait-on d'une nouvelle religion, et à quelles circonstances son succès est-il dû ? La réponse du Professeur Philippe K. Hitti (1) est trop laconique : « L'Islam aussi, en sa forme originelle, est la perfection logique de la religion sémitique ». Déjà, à l'époque de Muhammad, l'interdépendance des peuples était devenue assez grande, et il ne serait pas inutile de rappeler où en étaient les peuples avec lesquels Muhammad et ses concitoyens avaient au moins des rapports économiques. Ibn-Hanbal (2) dit que le Prophète avait visité dans sa jeunesse le pays des 'Abd al-Qais ('Umân-Bahrain) ; de son côté Ibn-Habîb (3) rappelle : « ...Puis la foire de Dabâ, qui est l'un des deux plus grands ports de l'Arabie. Les commerçants s'y rendaient venant de Sindh, de Hind et de Chine, ainsi que les gens de l'Orient comme de l'Occident ».

Avant de parler des conditions de l'Arabie elle-même, nous relevons quelques faits sur ces voisins des Arabes :

La Chine

Avec Confucius (Koung-Fou-Tseu, 551-479 av. J.-C.), la Chine était arrivée à l'apogée de sa civilisation. Mais à la veille de l'apparition de l'Islam, on n'y voyait que le chaos et la décadence générale : le système social confucien était en désagrégation, et le Bouddhisme, venant de l'Inde, cherchait à restaurer des conditions plus normales. En Chine tout était en transition à l'époque qui nous occupe. Le règne des Huns Postérieurs était fini depuis longtemps. L'avènement des trois dynasties de Wei, de Wu, et de Shu, n'avait amené que des guerres fratricides. Outre les querelles intérieures, il fallait résister aux invasions des Tatares, des Hsiung-Nu et des Thibétains. Après un long intervalle, la dynastie de Sui pouvait, pendant une trentaine d'années, (589-618), restaurer quelque peu l'unité du pays, mais cinq ans avant l'Hégire de Muhammad, elle devait de nouveau céder la place à une confusion épouvantable. Plus tard les T'iang vinrent au pouvoir et mirent un certain ordre (1), mais l'amour de l'humanité et le goût de la servir, admettant l'égalité des non-Chinois avec les autochtones, manquaient au « Fils du Ciel ». On ne pouvait donc pas espérer grand'chose de ce côté. Muhammad doit

1. *History of the Arabs*, p. 8 : « Islam, too, in tis original form is the logical perfection of Semitic religion ».

2. *Musnad*, IV. 206.

3. *Muhabbar*, p. 265.

avoir rencontré des Chinois lors de son voyage commercial en 'Umân ; on trouve chez lui une grande admiration pour l'industrie de ce peuple, et on lui attribue la parole : « Allez chercher la science, même en Chine (2) ».

L'Inde.

A peu près mille ans avant Jésus-Christ les Aryens avaient envahi l'Inde pour s'y établir définitivement. Leur système de Castes, leur notion d'intouchabilité concernant tous les non-Aryens, leur adoration des phénomènes, au lieu du Créateur des phénomènes, les avaient amenés au culte de dieux plus nombreux que leurs adorateurs, — on compte en effet 400 millions de dieux dans le panthéon hindou —, leur doctrine de la renonciation au monde comme le seul moyen de perfection de l'humanité, et leur croyance à la métempsychose, qui a pour résultat que les vaincus se soumettent de bon gré à leur sort inhumain d'intouchables, tout cela avait fait des Hindous un péril pour la société. Un contemporain de Confucius dans l'Inde, le Gautama Budha, protesta contre le formalisme des Brahmanes indiens, mais son enseignement exagéra dans l'autre sens. Le Bouddhisme ne constituait donc pas le dernier mot pour l'humanité en général, mais ce fut un pas en avant : il fit beaucoup de bien à l'Inde. Il était capable d'évoluer et de se réformer graduellement pour trouver une vie normale, non seulement pour les élus, mais pour l'homme de la rue. Malheureusement, le Brahmanisme anéantit bientôt ce rival, et avec beaucoup de cruauté le chassa de son pays natal : l'Inde.

Avant l'Hégire, une dynastie des Huns blancs de l'Asie centrale régnait dans l'Inde. Mais en 565, cinq ans avant la naissance de Muhammad (date également de la mort de Justinien), ils furent battus sur la rive de l'Oxus, ce qui entraîna pour eux la perte de leurs possessions indiennes. Nous voyons plus tard Harch, fils du roi de Thânésar, s'emparer de l'Inde du Nord (606-648) ; il conquit peu à peu l'Assâm, le Bengale, le Népal, le Mâlwa, le Gujrât, le Kâthiâwâr, etc., mais en 610 (date de la proclamation de sa mission divine par Muhammad), le roi Harch descendit sur le Deccan, dans le Sud de l'Inde, pour y être défait sur le fleuve Narbouda par le roi Pulikesan II, de la dynastie de Tchaloukiya. Harch n'avait pas d'enfants ; ses grandes conquêtes, ainsi que la tranquillité relative dans son empire, avaient rendu à son peuple une vie d'aisance ; avec la mort de Harch, son empire fut détruit, et le pays déchiré par des guerres intestines. Les Tchaloukiya se défendirent victorieusement devant les Harchites du Nord, mais ils ne purent pas résister aux voisins du Sud, aux Pullava de Kanjiwaram. C'est ainsi que pendant de longs siècles le chaos régna partout dans le continent en deçà des Himalayas (1).

Le Turkestan et la Mongolie.

Les vagues d'émigrés de ces régions vers les quatre coins du monde ont certes un grand intérêt, mais il faut bien admettre que pour la période correspondant au début de l'Islam (VIIe siècle de l'ère chrétienne), on ne connaît pas grand'chose sur ce pays. A l'époque du Prophète les Huns avaient occupé le Thibet, et s'étaient consolidés par une alliance avec les Turcs de l'ouest (2) ; mais les idées plus élevées du service de l'humanité ne se rencontraient pas chez eux à ce moment.

L'empire byzantin.

Muhammad n'a dû connaître ni l'Europe ni le Catholicisme ; il n'a eu de contact qu'avec les Arabes évangélisés de la Syrie, sous la domination byzantine. Ceux-ci doivent lui avoir fourni des éléments sur les dogmes chrétiens.

La langue arabe avait retenu le mot « Rûm », mais l'Empire proprement romain n'existait déjà plus, à la veille de l'Islam ; seule restait la partie orientale de l'Empire, appelée plus tard, empire byzantin ; et les provinces de l'Ouest avaient été occupées, même la capitale, Rome, par les envahisseurs venant du Nord : Germains et autres. Ces Barbares avaient graduellement embrassé le Christianisme romain, mais Ernest Nys (1), historien du droit international, nous assure que ces hordes nordiques, bien que conquises à la religion de paix, prêchée par Jésus-Christ, se comportaient plus cruellement que les païens ; de plus, cette région était divisée en centaines de principautés, toujours en guerres l'une avec l'autre.

Quant à l'Empire byzantin, depuis des siècles, il luttait avec acharnement contre l'Iran d'un côté, et contre les Barbares de l'Ouest ainsi que les Slaves de l'autre. Au début de la mission de Muhammad, l'Iran avait enlevé par la force aux Byzantins plusieurs de leurs meilleures provinces, la Syrie et l'Egypte incluses. Les Mecquois n'avaient apparemment rien à faire avec cette guerre « lointaine ». Ils avaient des rapports commerciaux avec les deux empires, byzantin et sassanide, et l'extension des possessions de l'un d'eux aux dépens de l'autre ne changeait rien pour ces tiers neutres. Cependant l'interdépendance des peuples, déjà acquise à cette époque-là, nous est rappelée par des allusions inattendues dans les révélations mecquoises du Qur'ân. En effet ce dernier au chapitre 30, appelé « Rûm » (Byzantins), parle de l'intérêt que les Musulmans prirent à ces événements et prédit un renversement de la situation dans l'espace de quelques années :

« ... Les *Rûm ont* été vaincus

Dans un pays rapproché ; mais après cette défaite, ils vaincront à leur tour.

Dans l'espace de quelques (de trois à neuf) années. Avant comme après, les choses dépendent de Dieu. Ce jour-là les croyants (Musulmans) se réjouiront

De la victoire obtenue par l'assistance de Dieu ; Il assiste celui qu'Il veut ; Il est le Puissant, le Miséricordieux » (2).

En effet, avant la fin de la neuvième année, en l'an 6 H., les « adorateurs du Feu » (Iraniens) subirent, de la part des « croyants » (Byzantins), une lourde défaite à Ninive, défaite d'une telle gravité qu'elle entraîna de nombreux et rapides changements chez les occupants du trône persan. L'Iran ne put jamais s'en relever. Byzance n'en tira pas non plus de grands profits : le pays était détruit par des guerres séculaires à l'étranger, ainsi que par des persécutions religieuses à l'intérieur. Les discussions théologiques trop savantes avaient pénétré jusqu'aux masses des peuples byzantins ; et ceux-ci les estimaient si importantes que les partisans d'une doctrine ne pouvaient tolérer l'existence de ceux qui croyaient en une autre. Les souverains changeaient d'avis de temps en temps, même pendant une seule génération ; et, au lieu d'une justice impartiale, leurs persécutions religieuses rendaient le peuple de plus en plus malheureux. Les historiens sont unanimes à dire que les Chrétiens des cultes non-officiels auraient préféré une domination étrangère à celle de souverains d'une secte chrétienne autre que la leur ; et en effet ils accueillent bientôt les Musulmans en libérateurs !

L'Iran.

De son côté l'Iran, l'autre grand voisin des Arabes, ne donnait pas non plus grand espoir pour l'humanité. Sans parler des guerres ininterrompues sur deux fronts : byzantin, et turc de l'Asie centrale, sa vie spirituelle n'avait rien à offrir aux autres. Vers l'époque de la naissance du Prophète arabe le Mazdéisme était la religion officielle de l'Iran. Son fondateur, Mazdak, pouvait déclarer à l'empereur et à l'impératrice, en pleine cour, que celle-ci n'appartenait pas à son époux impérial tout seul ; bien au contraire n'importe quel homme avait le droit de jouir de n'importe quelle femme, même de l'impératrice. Cette parole ne causa ni honte à celle-ci, ni jalousie à

(suite page 10)

1. Cf. *Encyclopaedia Britanica,* s. v. China.

2. Dans son *Jam' al-Jawâmi',* Suyûtî le cite d'après les auteurs suivants : Ibn 'Abd al-Barr, *al-'Ilm ;* Baihaqî, *Chu'ab al-îmân ;* Ibn-'Adî, *al-Kâmil ;* al-'Uqailî, *ad-Du'afâ.*

1. Cf. *Encyclopaedia Britannica,* s. v. India.

2. Cf. *ibid.,* s. v. Turkestan.

Ce que nous devons aux Arabes

(suite de la page 2)

Nous vivons au temps des imposteurs. La vie humaine et la dignité de l'homme n'ont peut-être jamais eu aussi peu de prix. Le droit à la liberté et à la patrie est dénié aux Vietnamiens comme aux Arabes palestiniens. L'Islam est là, cependant, pour nous rappeler le sens abrahamique de l'hôte, et cette parole donnée dont Louis Massignon avait fait l'axe de sa vie. L'Espagne musulmane — c'est un Lévi-Provençal qui l'a justement mis en évidence — a fait « presque toujours, à l'égard de ses sujets chrétiens, preuve d'un esprit tolérant, que personne ne songe plus au reste à contester aujourd'hui.. Les persécutions... furent toujours provoquées par des Chrétiens exaltés... La différence de confession n'était même pas un obstacle à des alliances matrimoniales... « Quant aux Juifs andalous, leur communauté était florissante, et un Maïmonide n'hésitait pas à écrire son « Guide des Egarés » en langue arabe. De la civilisation hispano-musulmane, Lévi-Provençal (1948) n'hésite pas à écrire que les Juifs furent « parfois les champions ». On était donc loin, en ce temps-là, de l'Etat raciste et confessionnel dont Israël nous donne aujourd'hui le spectacle.

C'est un Chrétien libanais, d'origine syrienne, mon ami Edmond Rabbâth, avocat à la Cour de Beyrouth, qu'il revenait de mettre, récemment (1959), en valeur « la théorie des droits de l'homme dans le Droit musulman ». Pour lui, l'humanisme musulman se caractérise par l'affirmation de l'égalité de tous les hommes devant Dieu, par la reconnaissance de la liberté de pensée et par le cachet « démocratique » de la constitution politique et de la vie sociale.

En particulier, il pense que, sans doute grâce aux Croisades, le Droit international européen, né à Oliva en 1660, a été influencé, bien avant Grotius, par les règles concernant la guerre, les non-combattants, les prisonniers, les trêves, etc., élaborées en Terre d'Islam du VII[e] s. au XIII[e] siècle. Il conclut en disant que l'homme a joui, en Islam, d'un « respect silencieux » dans l'exercice de ses droits.

POUR CONCLURE

Un Français, surtout s'il a combattu pour la liberté de sa patrie, n'a pas le droit d'oublier le sang versé trois fois, à ses côtés, par les Tirailleurs et les Goumiers musulmans. Si nous avons combattu, dans la Résistance, contre l'oppression hitlérienne, nous devons nous sentir solidaires de la lutte nationale des Palestiniens contre l'occupation étrangère. D'autant plus que nous avons peut-être, ce soir, plus claire conscience de ce que nous devons aux Arabes. C'est de notre civilisation, de notre culture commune, de l'héritage commun de la Grèce, transmis et revivifié par les Arabes, qu'il s'agit, en fin de compte. Il n'y a pas oppositon entre l'Europe et l'Orient arabe, mais filiation complémentaire. Les Arabes, ces mal-aimés, ces calomniés, ces victimes innocentes du racisme antisémite, ces enfants d'Israël rejetés au désert : c'est aussi le verbe souverain et le rêve de l'homme, mais c'est avant tout notre patrimoine culturel commun, qu'il nous appartient de défendre ensemble.

Conférence donnée à Paris, le 6 novembre 1969.
(France-Pays Arabes n° 8),

LE PROPHETE DE L'ISLAM

Sa Vie et son Œuvre

(suite de la page 7)

celui-là. Lorsque le prince héritier, Anûcharwân, succéda à son père sur le trône de Ctésiphon, le courant de la persécution religieuse ne changea que de direction : les opprimés d'hier devinrent les oppresseurs d'aujourd'hui, et les souffrances de l'humanité, en Iran, ne furent pas moins terribles qu'ailleurs.

L'Abyssinie.

Avec son ancienne civilisation, l'Abyssinie put arracher aux Arabes par un coup de force leur fertile province du Yémen. Plus tard, l'année même de la naissance de Muhammad, les Abyssins entreprirent, à partir du Yémen, une grande expédition contre le Nord de l'Arabie ; mais aux environs de la Mecque, ils furent, selon l'expression du Qur'ân (1), comme « la balle dont le grain a été mangé ». Dans l'Abyssinie métropolitaine on ne voit au début de l'Islam que des guerres fratricides ; et les quelques Musulmans qui s'y étaient réfugiés furent plusieurs fois inquiétés par ces guerres intestines.

Résumé.

Bref, où que nous regardions à cette époque, partout dans le monde nous ne voyons que guerres, préjugés insensés de race, de couleur, de langue, de région, misère noire à cause d'une mauvaise répartition des biens entre les quelques riches, le reste du peuple ne possédant rien. Les hommes avaient oublié qu'ils étaient tous descendants du même couple : Adam et Eve ; et leur haine fratricide les avait ramenés à un niveau plus bas que celui des bêtes. Beaucoup pratiquaient un matérialisme digne des loups. Pour s'adonner aux pratiques spirituelles certains s'étaient retirés du monde ; ils ressemblaient certes aux anges, mais cela ne servait qu'à eux seuls, la société humaine n'en tirait presque aucun profit. Les uns et les autres avaient oublié que l'homme est composé à la fois du corps et de l'esprit. L'humanité avait donc besoin d'une direction, d'une « religion », qui pût lui fournir un guide général, montrant les deux chemins : matériel et spirituel, et créant un lien, un équilibre entre ces deux aspects de l'homme, pour lui donner la possibilité de son harmonieux développement. L'homme n'est ni un ange, ni un diable, ni une pierre ; il possède la capacité de faire le bien comme le mal, mais il possède également la raison pour contrôler ses mauvais penchants et ses passions. L'homme avait alors besoin qu'on lui redise cela, et qu'on lui enseigne de nouveau qu'il avait non seulement des droits, mais également des devoirs corrélatifs, et qu'il sera tenu pour responsable de tout ce qu'il aura fait dans sa vie.

1. *Origines du droit international*, Bruxelles, 1894, chapitre 3, p. 44 et seq.
2. *Q.*, 30 ; 2-5.

Le Prophète de l'Islam

SA VIE ET SON ŒUVRE

par le Prof. Hamidullah

II

CHOIX D'UN CENTRE

Un mouvement s'exerce mieux du centre que de la périphérie. Comme nous venons de le voir, le monde tout entier avait à cette époque besoin d'une réorientation. Où donc établir le centre, le « quartier-général », de cette mission réformatrice ?

Raisons géographiques

Pour un corps sphérique, comme notre Terre, n'importe quel point pourrait servir de centre. Mais toute la terre n'est pas habitable ; il faut mettre de côté les parties couvertes par l'eau, les montagnes et les zones glaciales ; le reste se trouve situé sur l'un ou l'autre hémisphère ; et le choix doit se porter sur le « vieux monde », qui est plus étendu et plus peuplé.

Le choix de l'hémisphère une fois fait, regardons sur la carte pour trouver un endroit central entre les trois continents : Europe, Afrique et Asie. L'Arabie frappe immédiatement nos yeux, étant aussi près de l'Asie que de l'Afrique et l'Europe. Si l'on attache de l'importance aux effets des climats sur la civilisation humaine, nous trouvons dans le triangle des villes voisines La Mecque-Médine-Tâ'if quelque chose d'étonnant : La Mecque représente les déserts africains ; Médine possède la fertilité des pays tempérés ; et enfin Tâ'if a le climat du Sud de l'Europe. Déjà avant l'Islam ces trois villes étaient assez étroitement liées l'une à l'autre ; et les mêmes intérêts en avaient formé, au moins en fait, comme une confédération, la Mecque, avec son organisation commerciale, servant de trait d'union.

En outre, l'Arabie était le seul pays où les puissances des trois continents : Europe, Afrique et Asie, avaient chacune des intérêts politiques et économiques. Les Byzantins, par exemple, contrôlaient le Nord de l'Arabie ; les Iraniens avaient des protectorats dans l'Est et le Nord-Est : en 'Umân, en Bahrain (al-Hasâ moderne), et en Iraq arabique ; et, enfin, les Abyssins régnaient au Yémen.

Confluent des trois grands continents et centre de leurs actions et réactions, l'Arabie connaissait mieux que quiconque les habitants et les habitudes de ces trois continents.

Les Anciens, en effet, appelaient la Mecque « le nombril de la terre ».

Raisons sociologiques

Il est assez frappant, dans l'histoire humaine, que les pays les plus civilisés aient souvent été dominés par des barbares sans moyens matériels : les Romains par les Germains, les Chinois par les Mongols, etc. D'ailleurs la civilisation primitive doit graduellement progresser pour atteindre un plus haut niveau de culture. La vie aisée enlève aux civilisés beaucoup des qualités si nécessaires pour l'aventure et même pour la défense. La peur de la mort est particulièrement forte chez les civilisés.

Si un pays entièrement civilisé ne reçoit plus de nouveaux apports de sang neuf, voir barbare, venant de l'extérieur, il n'a pas de moyens de rajeunissement. Or les cités entourées de déserts, les citadins apparentés aux nomades, c'est un phénomène caractéristique de l'Arabie.

Si l'Asie centrale a envoyé des vagues d'immigrants, depuis la Chine jusqu'à l'Europe centrale, l'Arabie ne lui est pas inférieure à ce point de vue : sans prétendre avec la légende que les conquérants arabes étaient allés avant l'Islam jusqu'à Samarqand, il n'y a pas de doute qu'ils avaient, non seulement des colonies, mais aussi des royaumes établis très loin de leur pays d'origine, comme à Halab (Alep). Nous ne voulons pas entrer dans une discussion sur l'origine de l'espèce humaine ou même des Sémites, mais il n'est pas présomptueux de croire que les Arabes sont un des peuples les plus anciens qui aient subsisté jusqu'à nos jours. On sait, par exemple, que les anomalies et les difficultés de l'hébreu et d'autres langues sémitiques anciennes s'expliquent facilement par les normes de la langue arabe. Ce fait n'est possible, à notre avis, que pour les raisons suivantes : 1° Les Arabes sont aussi anciens que les plus anciens parmi les Sémites ; 2° Les Arabes ont gardé la pureté de leur langue à travers les siècles. En effet, la prose et la poésie arabes d'avant Muhammad ne diffèrent de celles d'aujourd'hui, malgré la distance de 1500 ans, ni en vocabulaire, ni en grammaire, ni en morphologie.

En un mot, les Arabes ont conservé leurs énergies et leurs talents pendant toute l'antiquité. Dans ses réflexions lors de son séjour à Saint-Hélène, Napoléon pensait avec raison : « Qu'indépendamment des circonstances fortuites, qui amènent parfois les prodiges, il fallait encore qu'il y eût dans l'établissement de l'Islamisme quelque chose que nous ignorons. Que le monde chrétien avait été si prodigieusement entamé, par les résultats de quelque cause première qui nous demeurait cachée, que peut-être ces peuples, surgis tout à coup du fond des déserts, avaient eu chez-eux de longues guerres civiles parmi lesquelles s'étaient formés de grands caractères, de grands talents, des impulsions irrésistibles, ou quelque autre cause de cette nature, etc. (1) »

Le Hijaz ne comptait, dans son ancienne histoire, aucun réformateur religieux, au moins depuis Ismaël, ni aucun conquérant. Les énergies et les talents de ses habitants, restés toujours en réserve, furent cristallisés et dirigés par l'Islam dans des chemins meilleurs que les anciens. Le manque total de peur, et même l'avidité de la mort pour la cause de l'Islam, tout comme le grand respect pour le sang des autres hommes, même ennemis, c'est ce que l'Islam avait inculqué aux Arabes. Car, non seulement au temps du Prophète, mais aussi chez les califes, parmi les compagnons du Prophète, ce ne sont pas les guerres sanglantes qui permirent aux Arabes leur expansion territoriale : selon Lammens (2) par exemple, la conquête du Nord de la Syrie et de la côte phénicienne fut accomplie par « une simple promenade militaire ».

Un autre aspect : Les populations agricoles sont trop attachées à leur sol pour qu'elles aient l'esprit d'aventure, et pour qu'elles soient prêtes à quitter le pays et le foyer natal afin de se rendre dans n'importe quelle lointaine contrée du monde. Or cet esprit d'aventure est nécessaire aux grandes entreprises. La vie industrielle, elle aussi, immobilise ceux qui la vivent en des endroits fixes. Seuls les commerçants, les dirigeants de caravanes sont attirés par les longs voyages ; en fait ils y sont obligés et accoutumés. La Mecque, berceau de l'Islam, est dans l'expression qur'ânique (3) « une vallée sans agriculture ». Dans un tel milieu, l'industrie non plus n'existe pas. Les Mecquois n'étaient point des nomades. Sédentaires depuis au moins deux mille ans, leur plus grande occupation n'était autre que la vie de caravane. Le commerce de l'Europe avec l'Inde et la Chine passait alors par l'Arabie. Les Quraichites de la Mecque s'étaient placés à la tête de presque toute l'organisation du commerce international de l'Arabie pré-islamique.

Ils avaient conclu des pactes commerciaux avec l'empereur byzantin, l'empereur d'Iran, le Négus d'Abyssinie, le roi kindite du Yémen, entre autres, et chaque année les Mecquois se rendaient habituellement en Syrie, en Egypte, en Iraq, au Yémen et en Abyssinie. Ils connaissaient parfaitement les mœurs, les caractères, les lois, les itinéraires mêmes de ces

→ (*suite page* 8)

1. *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. III, 183, cité par DESVERGERS, *L'Arabie*, p. 131, note.
2. Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, s. v. Sha'm.
3. 14 : 40.

pays, avant d'entreprendre leur conquête, religieuse aussi bien que politique.

Les conquêtes et les expansions sont plus faciles à ceux qui ont plus de mobilité pour se déplacer. A l'époque dont nous nous occupons, le cheval et le chameau fournissaient les meilleurs moyens de combats et de transport. Or, l'Arabie abonde en chameaux ; et le cheval arabe est universellement célèbre.

Raisons pratiques

Le triangle des cités-états de la Mecque, de Tâ'if et de Médine, est un sujet d'étude qui mérite d'être approfondi. Nous étudierons plus loin en détail le système gouvernemental de la Mecque pré-islamique. Il suffit de signaler ici que dans ces trois cités il y avait une sorte de démocratie, basée sur l'égalité entre les citoyens et les étrangers naturalisés : il n'y avait ni castes, ni supérieurs ni inférieurs ; un chef même y était « primus inter pares » ; on ne connaissait pas non plus les barrières de couleur ou de race. Sans importance ni influence dans la société internationale, ils étaient mieux capables de traiter les autres avec égalité. Les Arabes ne pensaient point être les fils du ciel, ni les élus de Dieu, ni avoir été destinés par la nature même à être des maîtres dont le reste de l'humanité serait esclave ; par contre, ils croyaient aux mérites individuels.

Raisons psychologiques

A part quelques régions littorales, la plus grande partie de l'Arabie, y compris la Mecque, était toujours restée indépendante : les étrangers n'avaient jamais pu conquérir le pays malgré maintes tentatives de la part des empereurs romains, byzantins, persans et autres. L'année de la naissance du Prophète, la grande invasion du « peuple de l'éléphant », des Abyssins, échoua devant la Mecque. Au début de l'Islam, une poignée de tribus arabes put anéantir une puissante armée persanne à Dhû-Qâr, dans l'Arabie du Nord-Est, victoire dont le retentissement, dans la péninsule Arabique, devait changer la mentalité populaire envers les puissances étrangères. Faute d'uniformes, les Arabes de cette époque se servaient des « mots de guet » pour distinguer, dans la fureur de la bataille, l'ami de l'ennemi. Les chroniqueurs nous apprennent qu'à la bataille de Dhû-Qâr, le mot de guet des Arabes fut — et on ne sait pourquoi ? — « O Muhammad » (1).

Raisons linguistiques

Le choix de l'arabe comme véhicule du Message de Dieu avait ses avantages : aucune autre langue ne lui est comparable pour le rythme, à cause de la formation des mots, des règles de conjugaisons, de la phonétique, etc., qui lui sont propres. C'est aussi une langue condensée sans pourtant en perdre la moindre précision : non seulement les pronoms, mais même les verbes diffèrent pour les deux sexes, masculin et féminin. Ses grandes possibilités d'inflexion ainsi que l'incroyable richesse de son vocabulaire la rendent capable d'exprimer toutes les pensées et toutes les nuances avec une élégance admirable. Il y a quelque chose d'émouvant à voir que l'arabe n'a pas eu besoin d'évoluer au cours des siècles : la prose et la poésie d'il y a 1500 ans ne diffèrent point de la prose et de la poésie arabes modernes, ni en grammaire, ni en vocabulaire, ni même en orthographe ; la langue de la radiodiffusion arabe de Tunis, de Damas, du Caire, ou de Bagdad, est la même que celle dont usait Muhammad pour s'adresser à ses contemporains. Il en est de même pour la poésie. Les enseignements de Muhammad sont aussi clairs et compréhensibles pour ceux qui parlent aujourd'hui qu'ils l'étaient pour leurs premiers destinataires. Et heureusement les textes originels nous ont été conservés.

CHOIX DE LA MECQUE COMME CENTRE

La position centrale de la Mecque dans les « vieux » continents a déjà été exposée : rien n'était mieux approprié que le « Nombril de la Terre » comme quartier-général pour un mouvement universel. La Mecque, région désertique, dépourvue de toute culture, était, de plus, à l'abri des convoitises des pillards et des conquérants ambitieux. Commerce et caravanes, seuls moyens de subsistance, pouvaient y attirer en sécurité quelque richesse, car une double protection lui avait été donnée par la nature et par l'homme : La Mecque est située dans une vallée, entourée de hautes montagnes accessibles seulement par d'étroits défilés aisément défendables. Il s'y trouvait un sanctuaire construit, d'après la tradition, par Adam lui-même après sa chute, et reconstruit par Abraham, sanctuaire dont la sainteté pan-arabique n'a cessé de croître dans toute l'antiquité pré-islamique. Si les autres villes de l'Arabie étaient desservies par une seule foire annuelle, nous en voyons quatre dans le voisinage de la Mecque : Minà, Majannah, Dhu'l-Majâz et 'Ukâz. Les rivales de la Mecque en Arabie orientale, Suhâr et Daba (1) ne jouissaient, pour leurs grandes foires internationales, que d'un seul mois de la Trêve de Dieu : le mois de Rajab ; la Mecque jouissait de trois mois consécutifs de cette trêve : le onzième, le douzième, et le premier mois de l'année arabe. La généralité des Arabes se contentaient de ces quatre mois de Trêve, mais l'institution de *basl* (2) protégeait quelques familles, à la Mecque, pendant huit mois contre tout harcèlement de la part des pillards. Cela, joint à de multiples alliances dans toute l'Arabie, et aux pactes avec les souverains de la Perse, de l'Abyssinie, de Byzance, etc., avait donné aux Mecquois une sécurité inconnue alors dans d'autres régions de l'Arabie. Le Qur'ân (3) le leur rappellera plus tard :

« Grâce à un pacte de sécurité obtenu par les Quraichites,
Grâce à ce pacte, le voyage des caravanes a été possible pendant l'hiver et l'été !
Qu'ils adorent alors le Seigneur de cette Maison (Ka'bah),
Seigneur qui les a nourris et préservés de la faim,
Et qui les a assurés contre la crainte ».

L'importance de la Mecque était, en tout cas, tellement grande que malgré son état désertique, les empereurs romains et byzantins, les rois persans et abyssins, ont tous, tour à tour, fait des tentatives pour rattacher cette ville à leurs territoires. Mais *Umm al-Qurâ* (la mère des villes), ainsi que la Mecque fut appelée dès avant l'Islam, n'a jamais supporté une domination étrangère.

Comme Cité-Etat, la Mecque était bien organisée sur une base oligarchique. Les « portefeuilles » étant détenus héréditairement par une dizaine de familles, les traditions administratives étaient réparties sur un grand nombre d'individus. Ce « conseil des ministres » était contrôlé par le « parlement » de tous les citoyens adultes.

Malgré la médiocre diffusion de l'art de l'écriture à la Mecque, ses habitants s'intéressaient beaucoup aux belles lettres : poésie, prose rhétorique, fiction racontée publiquement dans les veillées, etc. C'est à l'intérieur de leur temple municipal, la Ka'bah, qu'on suspendait les meilleurs poèmes, non seulement des Mecquois, mais de tous les Arabes, comme la plus grande récompense imaginable. Les Mecquois avaient, en outre, le souci de donner à leurs enfants une bonne éducation linguistique, et pour cela ils les envoyaient, dès leur naissance, dans les tribus, loin des centres cosmopolites, pour y être nourris et élevés pendant plusieurs années.

A la veille de l'Islam, les Mecquois étaient idolâtres, mais ils avaient déjà une idée développée d'un Dieu suprême, unique, tout-puissant, l'Allâh, mot qui n'admettait ni genre féminin ni nombre pluriel ; les idoles servaient d'intercesseurs auprès de Dieu. L'esprit de curiosité avait aussi facilité l'introduction des religions « étrangères » comme le Christianisme, le Magisme zoroastrien, et des philosophies, comme l'Athéisme, etc., qui n'avaient qu'un petit nombre de convertis, bien entendu. Chose remarquable, il y avait chez eux une tolérance inattendue : le même foyer abritait des adhérents de différentes religions. De plus, il y avait, autour de la Ka'bah, des centaines d'idoles, représentant les idoles d'autant de tribus de l'Arabie. Dans les fresques à l'intérieur de la Ka'bah, on voyait, entre autres, les tableaux représentant Abraham, Jésus et Marie.

Les mœurs et les habitudes des Mecquois étaient assez raffinées, grâce, sans doute, à leurs propres voyages à l'étranger, et aussi au contact des étrangers passant par leur ville lors du pèlerinage et lors du transit des caravanes internationales.

L'Islam n'a eu qu'à polir leurs qualités et qu'à leur donner un idéal à accomplir, tout en réformant leurs vices.

---

1. al-Ya'qûbî, *Ta'rîkh*, II,47 ; Ibn-Habîb, *Muhabbar*, p. 360.

---

1. Cf. Ibn-Habîb, *Muhabbar*, p. 265-266 ; Marzûqî, *al-Azminah w'al-Amkinah*, II, 163 ; Ya'qûbî. I, 313-314.
2. Ibn-Hichâm, *Sîrah*, p. 66.
3. 106 : 1-4.

CHOIX DE MUHAMMAD POUR LA HAUTE MISSION DIVINE

Dieu peut choisir n'importe qui pour une fonction quelconque : Sa puissance est sans limite, et Sa volonté sans bornes. Mais comme Il a, de Son propre choix, créé ce monde, comme une chaîne de causes et d'effets, on peut voir certaines de ces causes à l'œuvre dans le choix de Muhammad pour la mission divine, et de cette ville de la Mecque, si admirablement placée au milieu de la terre habitée, pour le lieu de cette mission.

A la veille de l'Islam, la ville de la Mecque était peuplée et gouvernée par les Arabes de la tribu de Quraich, et le nombre des habitants atteignit environ dix mille, esclaves et clients d'origine étrangère compris. Au lieu d'une monarchie, c'était l'oligarchie de dix principales familles qui régnait dans la cité-état. Parmi ces dix familles, les Banû-Umaiyah détenaient le pouvoir militaire, et les Banû-Hâchim le pouvoir religieux, constituant les deux clans rivaux les plus en vue. Muhammad appartenait aux Banû-Hâchim.

Les Quraichites se disent descendants d'Abraham, originaire de l'Iraq. Lorsqu'il quitta son pays natal, par suite de la persécution religieuse, Abraham se rendit d'abord en Egypte. Là, il épousa Hagar (1), mère de son premier fils, Ismaël. Plus tard, Hagar et Ismaël durent quitter le foyer d'Abraham, pour séjourner dans un désert « près de la source qui est sur le chemin de Schur ». Aux dires des Quraichites, il s'agit là de la région de la Mecque, et de la source de Zamzam. Ismaël épousa une Arabe, de la tribu de Jurhum. Abraham visitait Ismaël de temps en temps, venant de la Syrie, et il construisit, avec l'aide de son fils Ismaël, un temple dédié au culte du Dieu unique, la Ka'bah, la Maison d'Allah. A la veille de l'Islam, cet édifice était devenu un lieu de pèlerinage pour toute l'Arabie. Plus ancienne que le temple de Jérusalem, le Qur'ân (1) ne semble point avoir exagéré en qualifiant la Ka'bah de « première Maison » de Dieu dans le monde.

La famille de Muhammad avait donc hérité non seulement de la tradition la plus ancienne du culte monothéiste, mais avait également dans ses veines le sang des différentes races humaines : babylonienne, égyptienne, arabe, fait qui la mettait au-dessus des préjugés étroits. Parmi les proches parents de Muhammad, nous avons même une Grecque : en effet le généalogiste classique Mus'ab (2) signale que la mère d'Abu'r-Rûm ibn 'Umair fut une Grecque. Le frère de cet Abu'r-Rûm, Mus'ab ibn 'Umair, un Quraichite, un Mecquois, un proche parent du Prophète, avait, en outre, épousé la fille de la tante du Prophète. (Cette épouse s'appelait Hamnah bint Jahch, dont la mère fut Umaimah bint 'Abd al-Muttalib). Nous verrons, par la suite, que Muhammad accentuait cette réunification de la race humaine, et nous rencontrerons dans sa propre maison des femmes, non seulement d'origine arabe, mais également juive et copte.

Ibn-Habib (3) nous a laissé un intéressant travail sur les aïeules du Prophète, pendant une vingtaine de générations. Nous lisons dans cet ouvrage, ainsi que dans d'autres sources (4), que les oncles maternels du Prophète, les 'Abd Yâlîl, régnaient à Tâ'if ; la mère de 'Abd al-Muttalib, grand-père du Prophète, descendait de la famille qui a fourni la dynastie des Lakhmides à Hîrah ; et parmi ces aieules, nous rencontrons les tribus les plus variées de la Péninsule arabique, telles que Kinânah, Azd, Khuzâ'ah, Qudâ'ah, Sulaim, 'Adwân, et d'autres.

---

1. Selon BUKHARI, 60 : 11, N° 11, le Pharaon avait donné Hagar pour servante à Sârah (akhdamahâ). Cf. Genèse, 16 : 1 « servante égyptienne ». Il ne faut pas en conclure qu'elle fut une esclave ; loin de là, car nous lisons chez le Rabbin le plus réputé, Salomon b. Isaac de Troyes (1040-1105), dans son commentaire du Pentateuque (Genèse, 16 : 1) : « (Agar) était la fille de Pharaon. Lorsque celui-ci vit les miracles qui s'étaient produits en faveur de Sârah, il dit : Mieux vaut pour ma fille d'être servante dans cette maison (d'Abraham) que maîtresse dans une autre. » — Je dois la traduction à l'obligeance de M. G. Vajda.

1. 3 : 96.
2. *Nasab Quraich*, p. 254.
3. *Ummahât an-Nabî*, Baghdâd, 1952.
4. Par ex. Abû-Nu'aim, *Dalâ'il an-Nubûwah*, ch. 20.

'Abd al-Muttalib était un des dix « ministres » de l'oligarchie mecquoise. Il eut douze fils, dont 'Abdallâh le père du Prophète, qui n'était pas l'aîné, et qui mourut du vivant de son père ; et Muhammad lui-même naquit quelques semaines après la mort de son propre père. Dans ces conditions, Muhammad n'avait aucune chance d'accéder à une dignité quelconque dans sa cité natale. Les qualités de cœur et d'esprit se propagent dans la postérité, mais pas nécessairement d'aîné en aîné ; il semble même que c'est plus souvent chez un cadet qu'on retrouve maintes des qualités qu'on demande à la royauté, et peu de ses vices : orgueil, précipitation, amour du luxe, mépris du travail etc. De plus, un prince héritier est souvent corrompu par ses parents eux-mêmes, ainsi que par son entourage de flatteurs ; un cadet ou un orphelin a plus de chances d'être élevé convenablement. Muhammad perdit ses gardiens l'un après l'autre : après la mort de sa mère, il resta chez son vieux grand-père ; à la mort de ce dernier, lorsqu'il n'avait encore que huit ans, il habita chez son oncle Abû Tâlib, généreux mais ayant peu de ressources. Il dut immédiatement gagner sa vie comme berger. A l'âge de neuf ans, il accompagna son oncle dans un voyage de commerce en Palestine, où il ira encore une fois seul, avec les marchandises d'une riche Mecquoise. Nous le trouvons également à Hubâchah (1) (Yémen), et dans le pays des 'Abd al-Qais (2) (Bahrain-'Umân, de l'Arabie orientale) toujours en qualité de commerçant. Si le seul silence des sources n'est pas une preuve de non existence, il y a lieu de penser qu'il est allé même une fois en Abyssinie, peut-être par la voie de mer. Tous ces voyages de commerce l'avaient obligé à apprendre les lois et les coutumes administratives et commerciales de Byzance, de la Perse, du Yémen et de l'Abyssinie. A l'âge mûr, à quarante ans, cet homme si expérimenté entreprit la réforme de son peuple. Dans sa ville natale, il avait reçu l'épithète d'*al-Amîn* (3) ('honnête). Les veuves et les orphelins de la ville trouvaient chez lui le meilleur asile ; et les commerçants étrangers aussi, lorsqu'ils venaient à la Mecque, cherchaient en dernier lieu son appui pour obtenir un règlement de compte chez les Mecquois retardataires (4). Son oncle Abû Tâlib n'exagéra point lorsqu'il composa un poème pour chanter les vertus de son neveu, en disant :

Le blond visage, au nom duquel on prie pour obtenir les pluies,
Protecteur des veuves, asile des orphelins (5).

LES ANCÊTRES DE MUHAMMAD

Selon la tradition musulmane, Ismaël s'installa avec sa mère définitivement au lieu qui devint plus tard la ville de la Mecque. La région était habitée par les Jurhumites, branche des 'Amâliq (Amalécites). Ismaël épousa une Jurhumite, mais pendant de longs siècles nous ne savons rien de cette famille. On est sur un terrain plus sûr dès l'époque de 'Adnân, aïeul de Muhammad au 21ᵉ degré. Tous les Arabes se divisent en 'Adnânites (du Nord) ou en Qahtânites (du Sud). Mudar, aïeul au 18ᵉ degré, Kinânah au 14ᵉ et ensuite Quraich au 11ᵉ degré, ont respectivement donné leurs noms à d'importantes branches des tribus septentrionales.

Avec Qusaiy, l'histoire de cette famille devint plus vivante. Son père, Kilâb, avait quitté la maison, probablement pour une aventure commerciale en Palestine. Il se maria en route avec une fille de la tribu de Qudâ'ah, qui donna naissance à Qusaiy. Le père mort, c'est l'oncle qui reprit plus tard le jeune Qusaiy chez lui à la Mecque, au grand chagrin de sa mère qui resta chez ses parents qudâ'ites (1).

La tribu de Khuzâ'ah régnait alors dans la cité ; et Qusaiy épousa la fille du chef de cette tribu, qui était en même temps gardien de la Ka'bah. Le fils du chef renonca plus tard, en faveur de Qusaiy, à la fonction religieuse moyennant certains avantages pécuniaires, mais les autres Khuzâ'ites ne cédèrent que devant la force : Qusaiy reçut l'appui de la tribu de sa mère (2) ; on fit même intervenir en sa faveur l'empereur by-

(*suite page* 10)

1. Tabari, *Ta'rîkh*, I, 1129.
2. Ibn Hanbal, *Musnad*, IV, 206.
3. Ibn Hichâm, p. 125 ; Tabarî, II, 35.
4. Ibn Hichâm, p. 257-258.
5. Ibn Hichâm, p. 174.

1. Ibn Hichâm, p. 75.
2. al-Balâdhurî, *Ansâb. I*, 21.

zantin (3). Les Khuzâ'ites durent s'éloigner de la ville et se contenter de la banlieue.

Sous la domination de Qusaiy, la Mecque connut une plus grande prospérité : l'administration fut réorganisée et même « démocratisée ». C'est ainsi que Qusaiy construisit Dâr an-Nadwah (la maison des délibérations publiques), où chaque citoyen, âgé de 40 ans ou plus, pouvait siéger pour traiter les affaires municipales. C'est Qusaiy également qui imposa la taxe annuelle de *Rifâdah* sur les habitants de la ville, principalement pour venir en aide aux pèlerins et aux visiteurs des foires de la Mecque ; et c'est encore lui qui donna à la ville une allure urbaine, en remplaçant les tentes par des maisons en pierres (1). D'après la plupart des chroniqueurs, personne ne voulait abattre les quelques arbres qui se trouvaient dans la vallée, et ce serait Qusaiy qui le premier brisa cette sperstition. Mais al-Balâdhurî (2) nous assure qu'au contraire, lors de la construction des maisons, les habitants voulaient couper les arbres, et que c'est grâce à Qusaiy, qui le leur avait défendu, que les arbres furent conservés même dans les cours des maisons. Notre auteur déplore que les générations postérieures n'aient pas compris le sens profond de cette recommandation et aient dénudé le sol mecquois des arbres si utiles, mais difficiles à faire repousser à cause du climat.

'Abd Manâf, fils de Qusaiy, consolida le prestige de la Mecque, en développant ses rapports diplomatiques et économiques avec l'étranger : les empereurs de Byzance, de la Perse, etc., lui accordèrent l'autorisation d'envoyer les caravanes de commerce dans leurs territoires respectifs (3).

Hâchim, fils de 'Abd Manâf, est connu pour sa générosité. Il fut aussi un grand commerçant, et se rendit souvent en Palestine ; c'est à Gaza (Ghazzah) qu'il trouva la mort et fut enterré. La route des caravanes mecquoises passait par Médine : ne nous étonnons donc pas si l'on nous raconte que Hâchim s'était marié avec une belle Médinoise, veuve du fameux chef Uhaihah ibn al-Julâh ; (les ruines du château de ce dernier émerveillent encore aujourd'hui les visiteurs, à Médine) ; elle donna naissance à 'Abd al-Muttalib, qui resta avec sa mère pendant quelques années à Médine, et alla plus tard avec son oncle à la Mecque (4).

'Abd al-Muttalib, grand-père du Prophète, nous apparaît comme un homme de haut caractère, avec des qualités de cœur qui ont dû sans doute le rendre un chef respecté et aimé de ses concitoyens. On lui attribue une taille géante, un teint blond, avec une belle barbe. C'est à la suite d'un rêve qu'il retrouva l'emplacement du puits sacré de Zamzam, dont la trace avait été perdue après le départ des Jurhumites (1). A quelques pas de la Ka'bah, sanctuaire municipal, la possession de ce puits sacré fut fort contestée à 'Abd al-Muttalib, qui voulait en faire une propriété privée. On en fit l'objet d'arbitrages, d'oracles, et même d'une décision par la force. 'Abd al-Muttalib avait toujours conservé ses liens avec la famille de sa mère, la visitait souvent et lui faisait des cadeaux (2). Ne nous étonnons donc pas si les chroniqueurs (3) mentionnent que toute une cavalerie était venue de Médine pour défendre dans cette affaire la cause de leur parent.

C'est de cette époque que date l'alliance de la famille du Prophète avec la tribu de Khuzâ'ah, alliance restée toujours en vigueur même après l'avènement de l'Islam. C'est aussi de cette époque que date le vœu de 'Abd al-Muttalib que, s'il avait une dizaine de fils, il en sacrifierait un à Dieu (4), vieille pratique qui nous rappelle celle d'Abraham. Fidèle à sa parole, 'Abd al-Muttalib voulut décider du choix par le sort, et ce fut le futur père du Prophète qui fut désigné comme victime.

3. Ibn Qutaibah, *Ma'ârif*, p. 313 (éd. Europe).
1. D'après Balâdhurî, *Ansâb*, I, 22, Qusaiy creusa aussi un puits à la Mecque, pour l'eau potable.
2. Balâdhurî, *Ansâb*, I, 25 ; *Suhailî, Raud*, I, 87.
3. Q., ch. 106, avec le commentaire *Ghrâib al-Qur'ân* de Nizâm ad-Dîn al-Qummî ; Ibn Sa'd *Tabaqât*, 1/1, p. 42-46 ; Ya'qûbî, *Ta'rîkh, I*, 280-282, etc.
4. Ibn Hichâm, p. 88.
1. Ibn Hichâm, p. 71 et seq.
2. Balâdhuri, *Ansâb*, I, 28.
3. Cf. mon *al-Wathâ'iq as-Siyâsiyah*, N° 171 ; al-Halabî, *Insân al-'Uyûn*, III, 80.
4. Ibn Hichâm, p. 97.

Sur le conseil d'une devineresse ('arrâfah), on offrit à Dieu le choix entre un certain nombre de chameaux et 'Abdallâh. On augmentait le nombre de chameaux offerts, chaque fois que le sort tombait sur le fils, jusqu'à ce que les chameaux fussent acceptés par la divinité. En commençant par dix, c'est à cent chameaux que la partie prit fin.

C'est aussi 'Abd al-Muttalib, qui introduisit le premier à la Mecque, après un voyage au Yémen, la méthode pour teindre les cheveux blancs (5). On raconte qu'un Judhâmite (de l'Arabie du Nord-Ouest) ayant été tué à la Mecque, les Judhâmites, prenant leur revanche, firent prisonnier un Mecquois qui voyageait dans le territoire de cette tribu. Lors de cet événement, 'Abd al-Muttalib était en voyage à Tâ'if. A son retour, il intervint auprès des Judhâmites, et paya lui-même une forte rançon pour obtenir la libération de son concitoyen (6). On raconte aussi qu'un certain Juif de la Mecque, voisin et protégé de 'Abd al-Muttalib, fut un jour assassiné clandestinement. Après de pénibles recherches, on apprit que Harb ibn Umaiyah, chef d'un clan mecquois, avait été l'instigateur du complot. Tout en niant sa culpabilité, ce dernier dut accepter l'arbitrage d'un neutre. Les deux parties s'accordèrent d'abord pour recourir au Négus d'Abyssinie, et devant son refus d'accepter cette fonction, un autre arbitre fut choisi. Celui-ci se prononça contre Harb, qui dut rendre non seulement le prix du sang, mais aussi le montant des biens volés au Juif. Tout cela fut versé par 'Abd al-Muttalib à un cousin du Juif assassiné (1). C'est encore 'Abd al-Muttalib qui négocia avec Abrahah, gouverneur abyssin du Yémen, venu pour s'emparer de la Mecque, y détruire le sanctuaire de la Ka'bah, et y propager la religion chrétienne (2). Nous parlerons plus tard en détail du sort de cette expédition des « gens de l'éléphant », dont le Qur'ân (3) a conservé le souvenir. C'est cette année de l'Eléphant que Muhammad naquit. Huit ans plus tard, lorsque 'Abd al-Muttalib mourut, à un âge très avancé, le deuil fut tellement grand dans la Mecque que le marché de la ville resta fermé pendant « beaucoup de jours » (4).

Nous ne savons que peu de chose de 'Abdallâh, fils de 'Abd al-Muttalib. Il mourut tout jeune, et du vivant de son père. Il était un des plus jeunes parmi ses frères, et avait une sœur jumelle appelée Umm Hakîm (5). Il semble avoir été un beau jeune homme : il inspira de l'amour à une belle Mecquoise ; (on n'est pas sûr de son nom ; d'après les uns elle fut la sœur du fameux Waraqah ibn Naufal) (6) ; mais l'affaire n'alla pas très loin. Quelques mois après son mariage avec Aminah, il entreprit un voyage dans le Nord, sa femme, enceinte, restant à la Mecque. « Parti pour un voyage du commerce, ou en vue de visiter ses oncles maternels à Médine, 'Abdallâh tomba malade et mourut à Médine (7).

5. Balâdhurî, *Ansâb*, I, 28-29.
6. *Id.*, I, 29.
1. *Id.*, I, 32.
2. Ibn Hichâm, p. 34.
3. Chap. 105.
4. Balâdhurî *Ansâb*, I, 38.
5. *Ibid.* : Ibn Habîb, *Muhabbar*, p. 172.
6. Balâdhurî, *Ansâb*, I, 34-35 ; Ibn Hichâm, p. 100 : Suhailî, *Raud*, I, 104 ; Abû Nu'aim, *Dalâ'il*, p. 38-39.
7. Balâdhurî, *Ansâb*, I, 40-41.

A PROPOS DU MOULED

(suite de la page 3)

Or quel film plus grandiose, quelle épopée plus prestigieuse, quel récit plus noble et plus émouvant que celui de la vie à la fois contemplative et dynamique, profondément mystique quoique vouée à l'action la plus noble et la plus efficiente que celle de ce fils de l'Arabie que Dieu fit naître à la Mecque et qu'il appela par une nuit sans précédent, rutillante de clarté pour sortir le genre humain des ténèbres épaisses du polythéisme, de l'erreur, des sots préjugés, des passions funestes, des idéologies aberrantes, des fanatismes aveugles pour la faire entrer, si telle est sa volonté, et la Grâce divine aidant, dans le royaume de la lumière, de la pureté et du salut éternels.

« Ame rassérénée, réaffermie, fais retour à ton Dieu, dans la paix du Seigneur et le réconfort de sa Grâce.
« Joins toi à la troupe de Mes Elus, et fais ton entrée dans Ma Demeure... » (LXXIX, 27-28-29-30).

Abou-Hayyân.